

**LA MALEDICTION**

**DU**

**« VINH-LONG »**

**EXTRAITE**

EXTRACT

La malédiction du « Vinh-Long »

Les enquêtes de Philibert Tondu

# LA MALEDICTION

DU

« VINH-LONG »

*Roman policier historique*

Alain Laumont



EXTRAIT

## Note historique

*Ce roman est librement adapté du voyage qu'effectua le « Vinh-Long » lorsqu'il convoya une partie du corps expéditionnaire français vers le Tonkin.*

*Si la trame de l'enquête policière est une pure fiction, de multiples éléments de l'intrigue sont bien réels, comme en particulier l'emprise de l'opium sur de nombreux officiers ou la situation politique en Extrême-Orient en cette fin d'année 1883. Notons qu'à cette époque, rien n'est encore fixé quant à la décision d'expansion coloniale. Pour preuve, maintes polémiques animent les débats parlementaires au moment où la France hésite à se donner un destin impérial.*

*Le 11 octobre 1883, à la chambre des députés, lors d'une interpellation sur le Tonkin, Jules Ferry, président du conseil, tranchait :*

*« Est-ce que la France est seulement une puissance continentale ? N'est-elle pas la deuxième puissance maritime du monde ? Est-ce que, pour soutenir ce pôle de puissance maritime, elle ne supporte pas un gros et lourd budget ? [...] Donc disions-nous, toutes les parcelles du domaine colonial, ses moindres épaves doivent être sacrées pour nous, parce que, d'abord, c'est un legs du passé et ensuite parce que c'est une réserve pour l'avenir. »*

*Voilà pourquoi, en cette veille de Noël 1883, nous rencontrons Philibert Tondu à Toulon. Le jeune sous-officier d'artillerie de marine est accompagné de ses nombreux amis, tous sont prêts à embarquer pour l'Indochine.*

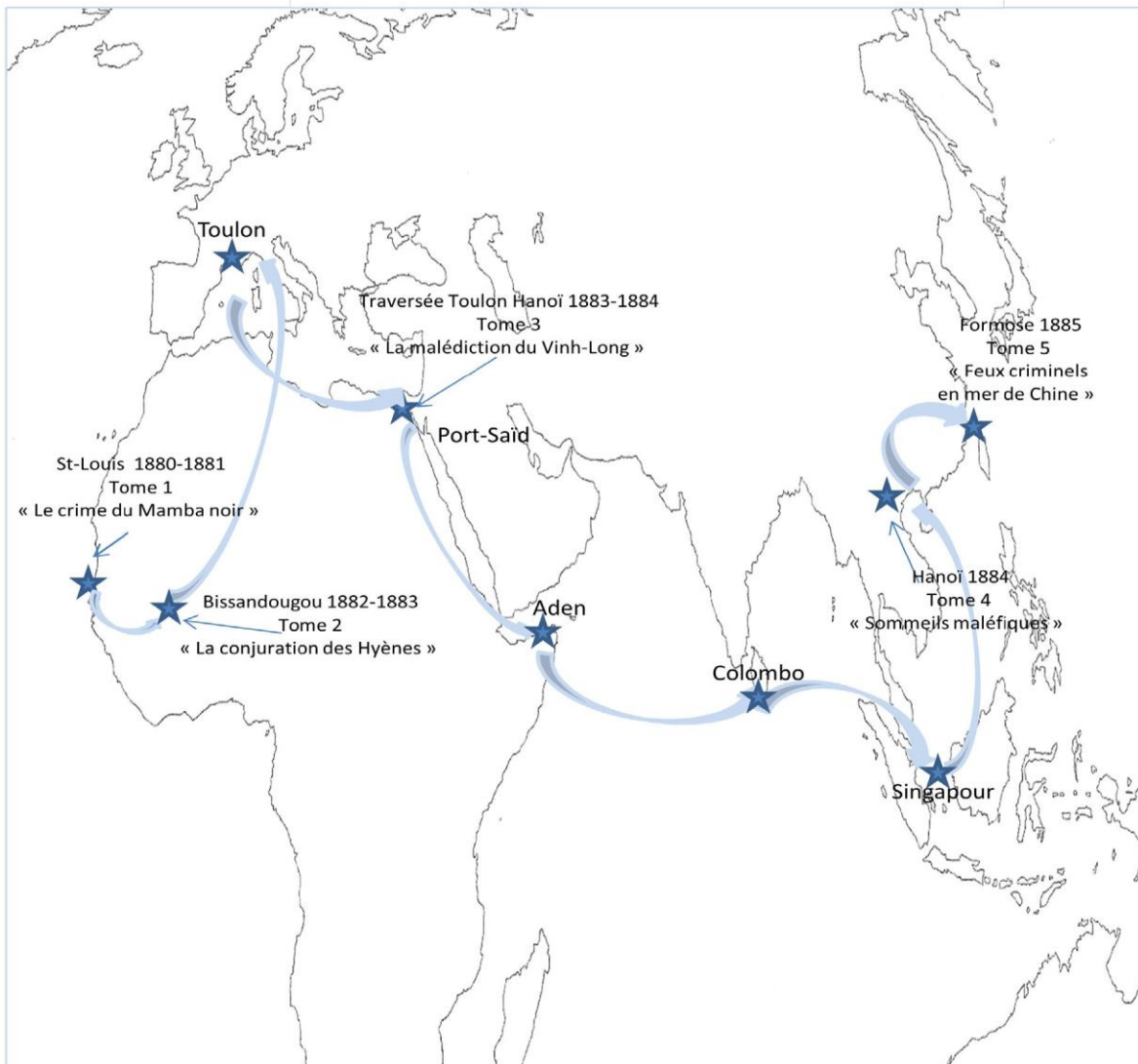
*Philibert Tondu rentre d'une longue campagne au Soudan français (actuel Mali). Il s'est fortuitement retrouvé impliqué dans des affaires criminelles qu'il a dû résoudre. Depuis, bien qu'il se montre souvent maladroit et inexpérimenté, ses chefs l'emploient comme enquêteur spécial lorsque les circonstances l'exigent. Une fois encore, ses capacités vont être utilisées pour trouver les causes de la malédiction qui frappe insidieusement le « Vinh-Long » durant son voyage vers l'Extrême-Orient.*

EXTRAIT

# La malédiction du « Vinh-Long »

## Les enquêtes de Philibert Tondou

- Tome 1 : Le crime du « Mamba noir » (1880-1881)
- Tome 2 : La conjuration des hyènes (1882-1883)
- Tome 3 : La malédiction du « Vinh-Long » (1883-1884)
- Tome 4 : Sommeils maléfiques (1884)
- Tome 5 : Feux criminels en mer de Chine (1884- 1885)



## Liste des personnages<sup>1</sup>

### Les invités aux fiançailles :

Adélaïde de Châteldesson	: fiancée du lieutenant d'Horlieux
L'amiral et la vicomtesse de Châteldesson	: parents d'Adélaïde
Le baron d'Horlieux de Montluisant et madame	: parents du Lt d'Horlieux
Le juge Tondu de Grandpré et madame	: parents de Philibert Tondu
Sous-lieutenant Ernest Chollet	: officier d'infanterie de marine
Le lieutenant Arnaud de Châteldesson	: officier de la légion, frère d'Adélaïde

### Les marins du « Vinh-Long » :

Capitaine de frégate Sylvestre Jean Douzans*	: commandant du « Vinh-Long »
Lieutenant de vaisseau Eugène Pourquier*	: second du « Vinh-Long »
Lieutenant de vaisseau Séraphin-Joseph Le Peu	: 3 <sup>ème</sup> officier du « Vinh-Long »
Mécanicien principal de 1 <sup>re</sup> classe Gaudin*	: officier-mécanicien du bord
Enseigne de vaisseau Germain Lachaise	: jeune officier de marine
Quartier-maître Nestor Peigné	: secrétaire du LV Le Peu

### Le personnel de l'hôpital du « Vinh-Long » :

Médecin aide-major de 1 <sup>cl.</sup> de la marine Bastian*	: médecin-major du « Vinh-Long »
Médecin aide-major de 1 <sup>cl.</sup> de la marine Ange Bartoli	: docteur
Pharmacien aide-major de 2 <sup>ème</sup> cl. Théodore Belleville	: pharmacien de l'hôpital
Madeleine de Provensal	: infirmière en chef
Hortense Chollet	: Jeune infirmière de la SSBM
Marthe Le Danchain	: Jeune infirmière de la SSBM
Geneviève Girard	: Jeune infirmière de la SSBM

---

<sup>1</sup> Les personnages ayant réellement existé sont marqués d'un \*.



**L'état-major du corps expéditionnaire :**

Général de division Millot\* : *cdt du corps expéditionnaire*  
Général de brigade de Négrier\* : *cdt la 1<sup>re</sup> brigade*  
Général de brigade Brière de l'Isle\* : *cdt la 2<sup>ème</sup> brigade*

**Les troupes embarquées :**

Sergent-major Philibert Tondu : *enquêteur spécial, artilleur de marine*  
Lieutenant Charles-Hercule d'Horlieux : *officier d'infanterie de marine*  
Sous-lieutenant Gédéon Lavaissière : *officier d'infanterie de marine*  
Sergent Arsène Boileau : *chef de pièce d'artillerie de marine*  
Sergent Victor Lestourgie : *chef de pièce d'artillerie de marine*  
Caporal Moussa N'Diaye : *adjoint du sergent-major Philibert Tondu*  
Caporal Samba Sarr : *tirailleur sénégalais*  
Soldat Dia-Oulé : *tirailleur sénégalais*  
Légionnaire Ioan Meyer : *jeune légionnaire alsacien*  
Légionnaire Helmut Kroene : *légionnaire*

**Les passagers civils :**

Édouard Roux-Dufaure : *jeune diplomate affecté à Hué*  
Eugène Daudicourt : *jeune diplomate affecté en Cochinchine*

**À Aden :**

Edulji-Menaldji\* : *fournisseur de la marine française à Aden*

**À Singapour :**

Sous-lieutenant Harold Lawrence : *officier britannique*

## Prologue

*À Toulon, le 15 novembre 1883.*

Finies les peurs, finis les cauchemars !

En s'abandonnant à Némésis, la déesse de la juste vengeance des anciens Grecs, pour qu'elle prenne corps au plus profond de sa conscience révoltée, quelque chose d'inéluctable venait de se passer. Dès cet instant, en laissant ce monstre de vindicte et de haine s'infiltrer dans son for intérieur et prendre possession de son esprit torturé, incompris et humilié, il était évident qu'un malheureux souffre-douleur terrorisé et passif avait enfin trouvé un allié de poids.

Une fois ce constat établi, la sensation éprouvée était étrange, inconnue, presque délicate. Cela faisait si longtemps ! Jamais, depuis ce jour funeste où sa vie avait basculé, son âme ne s'était sentie aussi bien !

Ainsi, c'était donc le tribut à payer ! Mais le prix de ce récent confort n'allait-il pas s'avérer exorbitant ? Fallait-il, pour que ses cauchemars s'effacent à jamais de sa mémoire meurtrie, laisser Némésis, sa nouvelle alliée intérieure, influencer sur son destin en lui donnant cette orientation douloureuse et implacable ? Devait-il vraiment acquitter cet impôt du sang pour retrouver la paix de l'âme ? Dès lors, sa vengeance, sourde et impitoyable, finirait-elle par faire irrémédiablement partie de sa vie ? Ne marchait-elle pas vers un désastre annoncé ? Mais pouvait-il en être autrement ?

Hélas, le bonheur d'antan était définitivement perdu et son bref avenir, ainsi que celui de ses futures victimes, était désormais irréversiblement scellé.

Pourquoi, quand il était encore temps, n'avait-on pas écouté ses plaintes ? Pourquoi avait-on ricané méchamment alors qu'il suffisait d'entendre un enfant, pour faire cesser ses souffrances en lui accordant une juste consolation ? Tout aurait pu être plus simple ! Une équitable réparation des torts, effectuée dans de courts délais, aurait tout effacé.

Ceux qui avaient laissé faire son tortionnaire, par lâcheté ou par négligence, avaient pris un bien grand risque ! Leur apathie avait fabriqué une véritable bombe à retardement ! À présent, la victime passive des années sombres et noires avait trouvé une terrible alliée. Elle s'était profondément imprégnée de l'Être de vengeance. Sans en avoir conscience, elle était devenue la nouvelle Némésis. Dès lors, grâce à cette transmutation, cette métamorphose inespérée opérée dans les tréfonds de son âme, l'heure fatidique du règlement de tous les comptes approchait implacablement.

La première cible, le principal responsable, ce traître sournois et immonde, expierait bientôt toutes les humiliations infligées, les tortures endurées. Malheureusement, il ne pouvait pas être le seul à payer. Ce serait trop simple ! Tous ses semblables, même les coupables les plus improbables, allaient également subir l'inéluctable châtement dicté par les dieux. Telle était la nouvelle mission imposée par la voix intérieure qui avait maintenant pris possession de son âme.

Il était plus que temps ! Sa morne existence ne pouvait plus continuer ainsi dans le mensonge et l'imposture. La dissimulation de sa véritable personnalité, celle que les événements tragiques de sa jeunesse avaient forgée, était devenue

un calvaire, un enfer qui l'étouffait, hantait son esprit. Pourquoi la victime serait-elle la seule à souffrir éternellement en ne pouvant jamais trouver un sommeil apaisant ? Pourrait-elle faire un jour de doux rêves au lieu de ses atroces cauchemars ?

Pour toutes ces raisons, il fallait que les appétits de l'Être de vengeance, son étrange allié intérieur, soient intégralement assouvis. Pour que le ressentiment qui l'oppressait s'efface durablement, sa Némésis devrait frapper, fréquemment et impitoyablement ! Alors, loin du jugement mesquin et réprobateur du commun, les pulsions de mort, qui empoisonnaient jusqu'ici son existence, se transformeraient en puissant désir de vie et de jouissance. Un « moi » nouveau naissait en lui permettant de s'exprimer librement sans les entraves d'une moralité aux œillères sélectives. C'était le prix à payer.

Tous les comptes seraient bientôt soldés...

Le départ prochain des renforts militaires pour l'expédition du Tonkin, avec son inévitable cortège de malheurs, était finalement une véritable bénédiction : l'incontournable succession d'événements plus ou moins tragiques, accompagnant les troupes en campagne, allait enfin offrir à sa Némésis intérieure l'occasion de libérer son esprit du pesant fardeau qui l'oppressait. La guerre n'est-elle pas le lieu d'expression de toutes les passions, les bonnes comme les plus malsaines ?

Rage étouffée... vindicte inexorable... liberté retrouvée... plénitude... tel était, désormais, le programme que lui fixait son destin. L'Être de vengeance, qui avait pris possession de son âme, se chargerait de le faire respecter à la lettre.

EXTRAIT

1

*À Toulon, quartier du Mourillon, le 22 décembre 1883, vers vingt heures.*

Les facultés mentales du sous-lieutenant Ernest Chollet étaient tellement engourdis qu'il ne pouvait plus aligner deux pensées cohérentes. Un instant, il se souvint qu'il devait aller chez l'amiral de Châteldesson pour assister à la soirée de fiançailles de son vieil ami d'Horlieux. Puis, ce fut à nouveau le néant... Non, rien, vraiment rien, ne se passait comme habituellement lorsqu'il s'adonnait à son délicieux vice. Pourtant, l'opium, son exigeant compagnon, aurait dû décupler sa sensibilité et lui révéler, dans un éclair de lucidité, le mystère des bonheurs tapis dans les replis de son inconscient.

Comme à l'accoutumée, la douceâtre vapeur aurait dû exalter et exacerber son sixième sens ! Celui que les fumeurs découvraient, allongés sur leur bat-flanc, en inhalant compulsivement leur parfum suave et diabolique.

Mais étrangement, et c'était bien la première fois que cela lui arrivait depuis qu'il avait réussi à dompter le céleste produit, ce n'était pas le cas, bien au contraire ! Au lieu d'un engourdissement progressif et salvateur, il y avait eu comme une onde de douleur, une fulgurance démoniaque. Puis, aussitôt, une souffrance lancinante et cruelle s'était installée insidieusement pour le tourmenter perfidement. Son cerveau, enserré dans un étau implacable, générait un tourbillon de tortures insupportables en menaçant d'exploser à

chaque battement de son cœur. Sa tête pesait maintenant si lourd qu'il n'était plus en mesure de déchiffrer et d'analyser ce qu'il lui advenait !

Un temps, à la seizième pipe, il avait pourtant cru atteindre le sublime moment où la drogue fournissait le merveilleux oubli de soi, en rendant le fumeur indifférent à toutes les mesquineries de ce bas monde. Cet instant séraphique qui lui faisait négliger le risque de devenir l'esclave éternel d'un trop doux vice, mais que tous les opiomanes recherchaient frénétiquement après l'avoir expérimenté une première fois... pour leur plus grand malheur.

Avait-il commis une erreur dans sa préparation ? Peut-être n'aurait-il pas dû mélanger la Bénarès et la Yunnan... Combien de pipes avait-il fumées depuis le matin ? Il ne savait plus. Il ne pouvait plus les compter tant son esprit était embrouillé ! Sans doute en était-il déjà à la vingtième ? Bizarrement, malgré ou à cause de l'appesantissement de ses facultés mentales, il ressentait l'engourdissement de ses mains. En dépit de tous ses efforts, elles ne voulaient plus réagir. Était-ce bon signe ? Était-ce l'heure de l'inertie absolue, de la bienveillance universelle, annonciatrice de la délivrance promise par la drogue ? Si tel était le cas, ce moment avait bien tardé à venir !

Dans le dédale de ses pensées chaotiques, il sentait confusément que quelque chose allait de travers. Un grain de sable angoissant et sournois troublait une séance initialement dédiée à la sérénité des sens. Alors que sa vue, son toucher et son ouïe, normalement exaspérés par la fumée, auraient dû percevoir, mieux que jamais, les phénomènes du monde matériel, Ernest Chollet flottait dans un épais brouillard jaunâtre, pâteux et nauséabond, qui l'oppressait comme les tentacules gluants d'une pieuvre géante. Jamais, depuis qu'il avait succombé à la tentation de l'opium, les angéliques volutes noires ne lui avaient fait un effet si douloureux ! Il voulut crier sa frustration, mais à part

un gargouillis étouffé, aucun autre son ne put sortir des profondeurs de sa gorge.

Mais que se passait-il ? Comment en était-il arrivé là ? Jusqu'à présent, sa fréquentation assidue de la douce substance lui avait assez bien réussi. Quoique... Parfois... Mais jamais il n'avait éprouvé un tel désagrément.

Une nouvelle vague de douleur le saisit. Elle déferla dans sa tête qui devint de plus en plus lourde. Il suffoquait. Mais où donc était l'erreur ? Dans la mixture ?

Pourtant, les filles de joie des bordels de Toulon l'avaient correctement initié à tous les secrets de l'opium. Elles avaient guidé patiemment les pas du néophyte vers un usage expert du produit. Car, à la différence des autres officiers d'infanterie de marine, il n'avait pas eu besoin de partir en Extrême-Orient pour découvrir et s'adonner au délicieux poison. Jeune sous-lieutenant fraîchement émoulu de Saint-Cyr, il lui avait suffi de fréquenter assidûment certaines maisons closes tenant leur commerce tout à l'entour du port militaire de Toulon. Ce faisant, il n'avait pas eu le sentiment d'enfreindre les lois. Il n'y avait là rien d'exceptionnel ! En effet, depuis 1880, nombre de ces établissements, en plus des habituelles prestations sexuelles offertes en de tels lieux, fidélisaient leurs clients en les initiant aux plaisirs d'une nouvelle drogue récemment importée d'Extrême-Orient et à la réputation de plus en plus sulfureuse, malgré son usage médical. Au hasard des sorties en ville qu'il faisait chaque fin de semaine avec d'autres jeunes officiers de son régiment, il avait repéré dans le voisinage de l'Arsenal, plus précisément dans le quartier de Bon Rencontre, l'entreprise d'une certaine Madame Berthe, une opulente matrone à la faconde toulonnaise. Malgré une pieuse instruction sous la férule des Jésuites, s'appuyant sur les principes d'une foi rigoureuse dans le respect des saints martyrs, Ernest Chollet ne put échapper à la fascination irrésistible



de l'endroit, comme envoûté par la découverte de plaisirs nouveaux. Son vernis d'éducation craqua bien vite, il sut d'emblée qu'il ne pourrait pas résister à ses pulsions. Plus il multipliait les actes d'expiation sanctionnant son inconduite, plus il se sentait inexorablement attiré vers ces lieux de débauche. Sa relation avec le divin poison, ainsi nommait-on l'opium chez Madame Berthe, changea de nature quand il prit l'habitude d'y venir seul, désirant écarter le regard moralisateur de ses camarades choqués par les excès de son assuétude<sup>2</sup> au produit. Comme entraîné par un courant impétueux, il se rendait presque chaque soir, lorsqu'il n'était pas retenu par son service, dans cette maison de toutes les transgressions. Là, après un bon bain suivi de chauds ébats avec la superbe Anastasie, sa belle-de-nuit préférée, il s'allongeait voluptueusement sur un somptueux lit tonkinois en bois noir sculpté. Chaque fois, en se couchant sur la natte de riz faisant office de matelas, sensible à la magie du lieu et comme s'il respectait un rite religieux védique, il méditait en prenant le temps d'apprécier la décoration raffinée et luxueuse de la fumerie semi-clandestine : bouddhas, dragons, tentures de soie ornées de caractères chinois, petits objets en ivoire ou en jade... Tout avait été récemment ramené d'Asie afin d'y créer une atmosphère orientale propice au plaisir des nombreux clients. Parfois, alors qu'il était sur le départ pour le Tonkin, il se demandait s'il allait retrouver là-bas ces mêmes paradis artificiels qu'il affectionnait tant chez Madame Berthe dans les bras de la trop sublime Anastasie.

À Toulon, depuis 1880, on estimait qu'une cinquantaine de femmes « faisaient le port », selon l'expression consacrée. Chez elles, les coloniaux et les officiers de marine venaient consommer de l'opium afin, pour la plupart,

---

<sup>2</sup> Assuétude : aujourd'hui, on dirait addiction.

d'y prolonger une pratique acquise au cours de leurs précédents séjours en Extrême-Orient. Il n'y avait là rien de vraiment illégal ! Bien sûr, pour être admis dans ces cercles très privés, il fallait être connu sur la place ou être présenté par un client fidèle. À vrai dire, la clandestinité de ces fumeries était toute relative : de très nombreux notables : juges, commissaires, gradés... s'adonnaient aux plaisirs de ce fruit défendu et délétère comme à des mondanités incontournables.

La maison de Madame Berthe était la mieux tenue, la plus exotique et la plus chère. À peine entré dans le grand salon, chaque habitué était accueilli par d'accortes hôtessees qui le conduisaient vers une alcôve où il était invité à revêtir un superbe kimono de soie colorée ; les filles, à demi nues, toutes plus jeunes et plus belles les unes que les autres, portaient des roses fraîches et parfumées dans les cheveux. Madame Berthe ne reculait devant rien pour donner à ses clients fortunés l'illusion de vivre, ou de revivre, une aventure extraordinaire dans un orientalisme qui restait cependant de composition, malgré tous ses efforts.

Au début, dans une première phase de découverte, Ernest Chollet fréquentait de temps à autre ces lieux pour y fumer quelques pipes. Il le faisait par mimétisme social et par affectation, néanmoins un certain embarras réfrénait son enthousiasme, tant cela heurtait malgré tout les saints principes de son éducation. Bien décidé à faire preuve d'économie et modération, tout en suivant les caprices d'une mode bien établie parmi ses camarades de régiment, il se montrait très raisonnable en se gardant de trop écorner l'indispensable pension mensuelle que lui versait son riche père. Sans elle, l'insuffisance de sa solde de sous-lieutenant l'aurait réduit à une condition voisine de la pauvreté. Il savait bien que son futur accès à des grades plus élevés serait strictement lié au fastueux train de vie qu'il pourrait entretenir en

dépit des maigres appointements que lui octroyait l'État. Ainsi sélectionnait-on les élites militaires en ces premières années de la Troisième république. Seuls les officiers les plus méritants, mais également les plus riches, pouvaient atteindre les sommets de la hiérarchie. Hormis les expéditions coloniales, un soldat sans fortune personnelle avait donc très peu de chance d'émerger du lot commun. Ernest Chollet l'avait bien compris, il se voulait raisonnable en tout. Toutefois, face à la puissance addictive de l'opium, les bonnes résolutions et les précautions, qu'ils avaient prises afin de ne pas trop écorner son pécule, ne durèrent que le temps de se faire piéger par le diable sournois. Il sombra rapidement dans de fatals excès.

Pourtant, ses premiers contacts avec la drogue avaient été plutôt désagréables et rien n'aurait dû l'inciter à poursuivre l'expérience, si ce n'étaient les perverses minauderies de la sculpturale Anastasie. Jusqu'à présent, il n'avait connu que des ébats charnels violents et fugitifs. Mais cette fille avait un regard timide aux trop beaux yeux bleus qui lui donnaient un air de nurse anglaise pleine d'innocence et de retenue, si la ferme rondeur de ses seins n'avait trahi une fougue à peine contenue et une propension au plus total abandon. Sans la jeune ribaude et la découverte des sensuelles extases de l'amour physique, il n'aurait jamais été plus avant dans cette initiation très laborieuse à l'opium.

En effet, au cours de cette première période d'apprentissage et d'accoutumance au dragon noir, les choses n'avaient pas été aussi faciles qu'on aurait pu le croire : il avait eu le sommeil lourd, enduré des maux de tête insupportables et souffert de vertiges angoissants accompagnés d'un état nauséux persistant. Néanmoins, contre toute logique raisonnable alors que tout son corps lui ordonnait d'arrêter, il s'obstina, désirant absolument jouir de ces rêves voluptueux qu'on disait indissolublement liés à la fumée du divin

poison. Avec entêtement, il voulut contraindre son organisme à accepter la drogue malgré les signaux de rejet qu'on lui envoyait. Voyant son désarroi, Anastasie l'avait perfidement encouragé à persévérer. Elle lui avait raconté que l'opium était un génie masqué et fantasque. Dès lors, il fallait chauffer bien des fourneaux pour l'obliger à révéler sa puissance infinie et bienfaisante.

- Regarde cette pâte, disait son hétaïre ensorceleuse, elle est assoupie, mais si je la réchauffe avec doigté et délicatesse, avec toute la vigueur de mon amour pour toi, alors sa fumée divine va répandre une sensation de rêve !

Il émanait d'elle une telle sensualité si troublante qu'Ernest s'était laissé piéger par les artifices de la jeune prostituée. Ainsi ferré, il ne pouvait que persévérer dans cette voie pernicieuse.

En dépit de ses efforts, lors de ses premières visites chez la mère-maquereille, il n'arrivait pas à dompter le dragon, mais l'énigme du poison inconnu l'appelait avec d'autant plus de force que les beaux yeux d'Anastasie l'attendaient également. Après avoir consommé les amours tarifées, ne réussissant toujours pas à trouver la paix intérieure promise, il se contentait de multiplier les pipes comme d'autres s'épanchaient de trop nombreux verres d'alcool. Il décréta avec conviction que ces migraines, dues à son inaccoutumance à la drogue, étaient simplement l'équivalent d'une bonne gueule de bois : il n'y avait donc pas de raison de trop s'inquiéter. Il suffisait d'attendre, la félicité finirait bien par arriver !

Malgré les diverses séquelles qui commençaient à apparaître, il s'adonna avec plus de ténacité à l'opium, comme d'autres consacraient leurs loisirs à la boisson ou aux longs amusements frivoles. Ostensiblement, il augmenta le nombre de pipes fumées. Ce faisant, il prenait un risque énorme, mais dans sa relation avec Anastasie, la belle hétaïre, il était plus soucieux de réussir à s'affirmer dans ce monde aux plaisirs raffinés que de prendre soin

d'un corps lui paraissant indestructible, tant il était encore dans la force de la jeunesse.

Dans un premier temps, son service à la caserne du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine ne s'en ressentit pas. Il y menait une vie normale et, en apparence, sa santé n'en souffrait aucunement. Tout allait donc très bien. La solide pension octroyée par son père lui permettait de louer un magnifique appartement sur les hauteurs du Mourillon, face à la rade de Toulon. Il y recevait tous ceux qui pouvaient avoir une influence quelconque sur le déroulement futur de sa carrière. Un de ses camarades lui avait même confié que des officiers supérieurs, nantis de jeunes filles à marier avaient déjà flairé le beau parti. Ils s'étaient discrètement renseignés sur le montant exact de ses revenus. C'était encore l'époque où le service et les mondanités comblaient les jours d'Ernest Chollet alors que l'opium occupait ses nuits. Il pensait pouvoir attendre ainsi, paisiblement, sa prochaine affectation. On murmurait néanmoins en ville que la situation du corps expéditionnaire était devenue si catastrophique qu'elle nécessitait le prompt envoi d'un nombreux renfort. Jules Ferry, le président du conseil, s'y était engagé malgré la forte opposition parlementaire. Le colonel commandant le quatrième d'infanterie de marine avait annoncé à Ernest Chollet qu'on envisageait de le muter en sureffectif au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs algériens, belle unité d'Afrique du Nord, destinée à partir pour le lointain Tonkin dans les jours suivants. Tout allait si bien !

Vraiment, il aurait pu prétendre à un avenir brillant et glorieux si, peu à peu, imperceptiblement, il n'avait encore augmenté la fréquence et le nombre de pipes fumées. Paradoxalement, il ne visita plus que de temps à autre son initiatrice, la gracieuse Anastasie, car l'opium commençait à anesthésier sa virilité. L'étau se resserrait. Il entama alors une descente rapide aux enfers et malgré les mensualités envoyées par son père, il se retrouva promptement à

court d'argent, tant son vice avait fini par lui revenir très cher. Dès lors, il ne put acheter son indispensable poison qu'auprès de mercantis peu scrupuleux sur l'origine et la qualité du produit. Cela lui causait régulièrement quelques désagréments, mais il ne pouvait plus vivre sans sa drogue.

Seul, dans sa chambre, il se mit à fumer quotidiennement douze à quinze pipes. S'il avait pu en rester là, en conservant malgré tout une existence hygiénique, peut-être aurait-il réussi à se maintenir très longtemps à ce rythme et mener une vie extérieure presque normale, en gourmet et en esthète de l'opium. Certains, à vrai dire très peu nombreux, arrivaient à user du divin poison sans en devenir les éternels prisonniers. Hélas ! Au bout de quelques semaines, il ne put résister à la tentation d'augmenter sa dose. Graduellement, comme l'immense foule des drogués, il tomba dans l'esclavage de son accoutumance. Son pécule ayant définitivement fondu comme neige au soleil, il dut même se résoudre à ne consommer que des résidus de mauvaise qualité qu'il mélangeait parfois avec du tabac. Diaboliquement, le piège sournois et envoûtant s'était refermé sur lui. Imperceptiblement, toute velléité de résistance ayant désormais disparu, sa volonté fut définitivement anesthésiée, moralement et mentalement. Il n'était pas naïf au point de ne pas savoir précisément ce qui l'attendait. Il avait déjà observé les effets de l'opium sur quelques grands fumeurs. Il les avait vus se transformer en un spectre décharné à l'émaciation extrême et aux yeux ternes. Maintes fois, il s'était juré d'arrêter, maintes fois, il avait capitulé... Et il y avait eu cette rencontre pour le moins inespéré, accompagnée de cette étonnante proposition... Après tout le mal qu'il avait fait, était-il possible qu'on lui offre gratuitement de la Bénarès et de la Yunnan ? Le passé était-il oublié ?

Mais pourquoi, précisément aujourd'hui, était-il dans cet état semi-comateux qu'il n'avait jamais connu jusqu'à présent ? Curieusement, Ernest

Chollet jugea qu'il n'avait pas assez fumé de pipes. Où étaient donc son fourneau de terre brune, ses aiguilles et sa lampe ? Il lui fallait augmenter la dose. Tant pis pour ses bonnes résolutions ! L'étrange rencontre allait lui sauver la mise. Vraiment ! De la Bénarès gratuite, quelle aubaine ! De toute façon, à bord du « Vinh-Long », le transport qui devait le conduire en Indochine, au commandement de sa section de tirailleurs algériens, il s'estimait certain de pouvoir retrouver les forces morales pour renoncer à son vice. Quoique... n'avait-il pas reçu la promesse d'un approvisionnement constant et sans frais ? Divine rencontre ! Lui avait-on pardonné les tourments infligés ?

En attendant... une nouvelle pipe... ou deux... voire plus... s'imposaient.

Mais pourquoi ne pouvait-il plus bouger, se débattre ? Pourtant, il lui fallait impérativement fumer ! Inhaler quelques bouffées bienveillantes du sublime et indispensable nectar ! Son cerveau fonctionnait au ralenti. La pensée la plus simple, la plus élémentaire n'arrivait plus à aboutir. Désormais, seule lui restait cette dernière obsession, il devait retrouver sa pipe ! Sa pipe... Une goulée... Fumer...

Mais pourquoi était-il paralysé ? Pour quelle raison son corps ne lui obéissait-il plus ? Était-ce vraiment dû à l'opium ? Non, il y avait autre chose. Il lui semblait que d'étranges bêtes froides et visqueuses passaient près de lui, se cramponnant à ses bras, ses jambes et son cou, y fixant leurs suçoirs. Ces monstres tiraient son sang et sa vigueur...

Soudain, dans un ultime éclair de lucidité, la triste réalité de sa condition présente lui apparut : il était entravé ! Pire, il était à genoux, nu comme un ver dans une position humiliante, indigne ! Et il n'était pas seul ! Oui, il y avait quelqu'un d'autre dans sa chambre ! Nu, lui aussi ! Leurs

retrouvailles promettaient pourtant autre chose !

Émergeant peu à peu du brouillard épais où il se trouvait, il perçut son environnement immédiat. Malgré la confusion de ses sens, il ressentit effectivement cette présence menaçante. Là ! Oui... là, devant lui... il identifia les lignes d'une silhouette connue, trop connue, qui l'observait d'un regard froid et fixe, paraissant se délecter de son infortune...

Ernest Chollet voulut réagir, se lever. Il tenta de parler, mais à nouveau aucun son ne put sortir. Un lacet humide enserrait sa gorge. On l'étranglait, lentement, mais inexorablement ! Une main glaciale courut le long de son corps, il frissonna. À quoi rimaient ces attouchements ? Ces caresses de pervers... du diable... Quel naïf il avait été ! Mais oui : la rencontre, l'illusoire absolution, la vengeance ! Rien n'est gratuit : surtout pas la Bénarès !

Avec effroi, il perçut un éclair de joie méchante dans les yeux de son tourmenteur. L'autre se délectait de son malheur ! Comment avait-il pu être aussi ingénu, croire en son pardon ?

Une dernière fois, il voulut se débattre, réagir, lutter. Tout en l'effleurant, son bourreau fit remonter ses mains glaciales vers son cou. Elles caressaient lentement Ernest Chollet, avec application. Puis, impitoyablement, elles serrèrent le lacet qui l'étouffait.

Le sous-lieutenant Ernest Chollet se sentit plonger dans un violent tourbillon qui l'entraîna vers de sombres abysses. Un regard sadique le fixait, rieur...

L'oubli et l'apathie des sens... Le néant... La vengeance... Némésis !

Pourtant, elle était gratuite, cette Bénarès !



EXTRAIT

2

*À Toulon, sur les hauteurs du Mourillon, dans la soirée du 22 décembre 1883.*

La fête battait son plein. L'amiral et madame la vicomtesse de Châteldesson, heureux parents de la fiancée avaient bien fait les choses. Il le fallait bien ! Leur fille Adélaïde n'allait-elle pas épouser un héros du Soudan ? Un de ces jeunes officiers des troupes de marine partis conquérir un empire colonial afin de, comme on le disait dans les journaux républicains, permettre à la Patrie, humiliée par la défaite de 1870, de retrouver les ressources qui contribueraient à jeter à terre l'impérialisme prussien. Par ailleurs, ce qui ne gâchait rien, le fiancé était un bel homme issu d'une riche famille aristocratique. Il était svelte et fringant, avec de grands yeux bleu délavé lui donnant un regard un peu triste. Il portait haut une superbe moustache blonde effilée qui peinait à adoucir son visage marqué par un long séjour africain. Bref, le futur gendre, le lieutenant Charles-Hercule d'Horlieux de Montluisant était le parti idéal.

Les autres participants à la fête observaient avec une certaine jalousie le fiancé. Malgré la solide maturité émanant de son charme naturel, il était encore jeune, vingt-sept ans. Pourtant, il arborait déjà sur sa poitrine une étincelante croix de chevalier de la Légion d'honneur qui faisait loucher plus d'un envieux, surtout parmi les très nombreux militaires invités. En ces temps

de garde fastidieuse à la frontière des Vosges, face à l'Alsace-Lorraine perdue, rares étaient les lieutenants ainsi distingués. Mais ce que les jaloux ne voyaient pas, ou ne voulaient pas accepter, c'est que, plus qu'aucun autre, Charles d'Horlieux méritait de tels honneurs ! Dans ce fameux Soudan occidental, ces « *Indes noires* » tant convoitées dont on avait durablement cru qu'elles pouvaient être aussi riches que les Indes britanniques, il avait fait montre d'un courage et d'une fermeté de caractère qui lui avait valu le respect de ses chefs comme celui de ses subordonnés. Il en avait payé le prix du sang en participant, à de multiples occasions, à de violents engagements ayant mis aux prises les troupes françaises contre les armées malinkées ou toucouleures.

Les parents du jeune homme, le baron d'Horlieux de Montluisant et madame, étaient également très satisfaits du choix de leur fils. La fiancée était ravissante, on admirait dans toute la ville la couleur noir de jais aux reflets parfois métalliques de son abondante chevelure, la douceur pétillante de ses grands yeux noisette et la fraîcheur d'un teint qu'elle avait su conserver plus blanc qu'une jonchée de lait de brebis malgré les ardeurs du soleil de Provence. Elle était, non seulement superbe, ce qui ne gâchait rien, mais elle était surtout issue d'une très riche famille de la région ayant donné de nombreux amiraux au pays.

Son frère aîné était, lui aussi, un de ces glorieux lieutenants de l'armée d'Afrique. Mais à la différence de Charles d'Horlieux, officier des troupes de marine, Arnaud de Châteldesson avait servi en Algérie dans la Légion étrangère. En avril 1882, il avait participé à la colonne de secours organisée au moment des combats du Chott Tigri dans le Sud-Oranais. À cette occasion, il avait été remarqué par son chef et mentor, le colonel Oscar de Négrier. Comme son futur beau-frère, Charles d'Horlieux, il avait été décoré de la

Légion d'honneur sur le champ de bataille. Son chef, promu général peu de temps après, était appelé à commander la deuxième brigade du corps expéditionnaire pour le Tonkin. Il avait tenu à avoir spécialement le jeune officier sous ses ordres. De même, le général Brière de l'Isle, prochain commandant de la première brigade, avait insisté pour avoir le lieutenant d'Horlieux avec lui.

Au bout du compte, les deux futurs beaux-frères avaient un profil très similaire et ils s'entendaient très bien, si ce n'était une certaine rivalité d'arme qui restait de bon aloi, car on était entre gens bien nés. Sérieusement blessé durant les combats dans le Sud-Oranais, Arnaud de Châteldeyron avait dû prendre un long congé de convalescence. En cet hiver 1883, il se préparait à rejoindre un bataillon de la Légion étrangère devant partir en campagne au Tonkin.

Les deux sémillants lieutenants étaient d'autant plus liés qu'ils appartenaient à la même promotion de Saint-Cyr, celle de Novi-Bazar<sup>3</sup>. C'est d'ailleurs au cours du bal de fin d'année que Charles d'Horlieux avait fait la connaissance d'Adélaïde, la sœur d'Arnaud de Châteldeyron, son camarade de chambrée. Les deux jeunes gens se plurent immédiatement, mais d'Horlieux dut partir pour une campagne de trois longues années au Sénégal et ce n'est qu'à son retour d'Afrique qu'ils purent officialiser leurs fiançailles, en cette veille de Noël 1883.

Parmi les invités se croyant bien informés, on susurrant que l'amiral de Châteldeyron serait bientôt appelé au ministère de la Marine et des Colonies. Voilà, pensaient le baron d'Horlieux de Montluisant et madame, qui justifiait

---

<sup>3</sup> À partir de 1832, il fut d'usage de baptiser les promotions de Saint-Cyr. Au début, plutôt qu'un glorieux parrain, comme c'est le cas actuellement, on donnait le nom d'un événement, français ou d'ordre international ayant eu lieu durant la scolarité. La promotion de Novi-Bazar fait simplement référence à la bataille de Novi-Bazar en Serbie (1878) entre Turcs et Autrichiens.

une telle alliance avec la belle Adélaïde et qui devrait arranger les affaires et la carrière de leur fils Charles. Certainement plus que sa fâcheuse propension à vouloir jouer les héros en allant offrir sa vie sur des théâtres d'opérations peuplés d'étranges populations autochtones ayant toutes l'impolitesse de n'accepter les bienfaits de la civilisation française qu'après avoir farouchement bataillé contre nos unités. Sans compter les risques liés aux très nombreuses maladies tropicales, toutes plus terribles les unes que les autres et ayant, elles aussi, la désagréable tendance de s'acharner sur l'ensemble des troupes coloniales indistinctement du grade et de l'origine sociale de leurs victimes. Initialement, la baronne d'Horlieux avait naïvement cru que l'engagement de son fils ne serait qu'un passe-temps de jeunesse, comme cela était très fréquent dans les milieux aristocratiques. On servait quelques années dans l'armée dans l'attente d'un héritage ou d'un grand mariage. Malheureusement pour elle, il demeurait évident que Charles cherchait autre chose. À ces yeux, c'était d'une stupidité sans nom, n'avait-il pas déjà tout : un titre, une fortune et une fiancée d'une remarquable beauté ! Et il avait eu l'outrecuidance de lui annoncer que cette existence aventureuse le satisfaisant pleinement, il avait l'intention d'y faire une carrière complète pourvu que Dieu lui prête vie. Son fils ! Au service de cette république ! Elle porta son regard sur le frère d'Adélaïde, le lieutenant Arnaud de Châteldesson.

-L'amiral me sera de peu d'aide, il n'a également pas pu empêcher son Charles d'aller courir le monde dans la Légion étrangère, songea-t-elle un peu dépitée. Il y a peu de chances qu'il réussisse avec son futur gendre et les troupes de marine ! Mais qu'ont donc nos enfants à vouloir guerroyer contre toutes les peuplades de la Création ?

Rien qu'en pensant aux terribles risques encourus ces dernières années par son unique fils, madame la baronne d'Horlieux en frémissait de terreur et

d'horreur. Il faut dire qu'elle avait de bonnes raisons pour s'inquiéter, le garçon étant particulièrement aventureux ! En 1873, alors à peine âgé de dix-sept ans, il s'était enfui du château familial pour ferrailer avec les légitimistes espagnols de Charles VII contre les armées d'Alphonse XII. Son enfant, un cadet-garde de la Reine d'Espagne !

Après une première expérience achevée dans un désastre militaire, madame la baronne d'Horlieux de Montluisant avait eu un instant le fol espoir que son Charles s'assagirait et qu'il allait suivre un chemin plus conventionnel, plus en conformité avec les us et coutumes de son milieu. Bref, elle souhaitait qu'il se transforme en un opulent banquier d'affaires, comme son père. Que d'illusions ! Dès son retour, Charles d'Horlieux se mit en tête de préparer le concours d'entrée à l'école de Saint-Cyr pour devenir officier dans les armées de cette république honnie. Un noble légitimiste n'a pas à servir un pays qui a chassé ses rois ! Vraiment, madame la baronne ne comprenait plus ses contemporains !

Contre toutes attentes et malgré les deux années buissonnières passées en Espagne durant lesquelles il n'avait guère dû ouvrir beaucoup de manuels, son fils Charles réussit brillamment tous ses examens. Pire, son classement de sortie de la prestigieuse école lui permit de choisir, non pas une affectation proche de Paris, non loin de l'état-major, où les nombreux parents et connaissances de son père l'auraient fait évoluer dans la carrière en toute tranquillité, mais une troupe de fripouilles et de pirates : l'infanterie de marine. Une arme où, alors, on faisait rarement de vieux os.

Les officiers coloniaux bénéficiaient néanmoins d'un taux de promotion au grade supérieur relativement avantageux par rapport à leurs homologues des régiments métropolitains en raison du niveau des pertes relativement

important parmi les lieutenants et les capitaines. Un comble ! pensa la baronne. Et cette force aux vocations auxiliaires voulait envoyer son fils chéri courir tous les dangers du monde en Extrême-Orient. Elle se mit à maudire de tous les feux de l'enfer ses satanés républicains et leur nouvelle doctrine impérialiste. Que ce Ferry le Tonkinois aille au diable, lui et tous ces porteurs de civilisation ! On disait que le président du conseil aspirait à la conquête du Tonkin parce qu'il pensait que c'était la porte de la Chine. S'emparer de la Chine par le Yunnan ! Vraiment, quel intérêt ! Quelle folie surtout ! Cela ne nous rendra pas nos chères provinces perdues d'Alsace et de Lorraine ! Cet autre républicain que la baronne détestait également n'avait-il pas justement proclamé : « Périront les colonies plutôt que la frontière<sup>4</sup> ! » Madame d'Horlieux de Montluisant ne comprenait pas son fils et sa soif d'aventures au loin. Cette conquête territoriale ne lui disait rien qui vaille. La prise de Hué au cours de l'été dernier n'avait en rien arrêté les exactions des Pavillons-Noirs<sup>5</sup>, ces guerriers chinois qu'on affirmait redoutables. La situation exigeait toujours plus de renforts français. Non ! Vraiment, elle ne s'expliquait pas ce que son enfant allait faire en de tels lieux ! Et surtout, pourquoi fallait-il que son noble fils risque sa vie pour des affaires concernant des politiciens républicains et des radicaux de surcroît ? Maudit soit ce Ferry !

Perdue dans ses sombres pensées, la baronne d'Horlieux manqua de heurter un couple de notables. Un peu confuse, elle s'excusa, puis ajouta :

Je ne crois pas vous connaître, êtes-vous parents avec la fiancée ?

---

<sup>4</sup> Georges Clémenceau, janvier 1882.

<sup>5</sup> Les Pavillons-Noirs étaient des soldats irréguliers récupérés par les Chinois qui les utilisèrent en Indochine contre les Français au moment de la campagne du Tonkin. Ce sont d'anciens rebelles Taiping qui furent expulsés en 1864 de Chine vers le Tonkin, après l'écrasement de leur révolte (1850-1864). Les impériaux toléraient ces anciens rebelles à la condition qu'ils restassent en dehors de la Chine d'où ils avaient été définitivement bannis. Très tôt, les Pavillons Noirs entreprirent d'harcéler les unités françaises sur le fleuve Rouge. Un corps expéditionnaire commandé par le commandant Rivière fut envoyé en 1881 pour les réduire. Cette action marqua les débuts de la guerre franco-chinoise (1881-1885).

EXTRAIT